



# SORTIE DE CRISE ?

Le judaïsme est en crise. Tel est du moins le diagnostic partagé par bien des Juifs, de quelque bord qu'ils soient, de quelque degré que soit leur attachement à Israël, qu'ils soient religieux ou non, et si tant est qu'ils nourrissent un vrai souci du présent et de l'avenir du judaïsme.

Ceci étant, il est finalement assez peu de moments de l'histoire des Juifs qui n'aient été perçus par les Juifs eux-mêmes, ou du moins par une partie d'entre eux, comme des moments de crise. Comme si, aussi variées et changeantes qu'aient été les circonstances de son expression au fil des siècles, ce "sentiment d'être en crise" était une quasi-constante de l'histoire des Juifs. Comme s'il était, peut-être, l'un des ressorts – et sans doute un ressort positif – de l'existence juive elle-même à travers le temps.

Admettons donc que le judaïsme contemporain est en crise, et tâchons, de notre point de vue qui, cette fois, pourrait bien ne pas faire l'unanimité de nos coreligionnaires, de cerner les contours de cette crise.

Sur le front du conflit proche-oriental et de ses répercussions en diaspora, le constat est sombre. Faillite morale et radicalisation des gouvernements d'Israël. Oppression chaque jour aggravée du peuple palestinien par un État qui se présente comme l'"État du peuple juif". Ternissement concomitant de l'image de cet État et du "peuple" au nom duquel il prétend agir. Remises en cause de plus en plus radicales du projet national dont cet État est le fruit, un projet national qui pourtant, en son principe, était aussi légitime que tout autre projet national. Compromission de la plupart des autorités spirituelles du judaïsme avec la politique menée par Israël. Outrance des positions officielles de l'*establishment* juif de diaspora, instrumentalisation – pour justifier l'injustifiable – de la mémoire de la *Shoah* et des regains contemporains d'antisémitisme.

Du côté de la diaspora elle-même, la situation n'est guère brillante. On voit mal comment ses membres pourront indéfiniment compenser leur "déjudaisation" par un soutien inconditionnel à Israël et par l'invocation continuelle du souvenir du Génocide. Dévitalisée sur le plan linguistique, monolingue, et donc de plus en plus coupée de ses sources – yiddish, judéo-arabes, judéo-espagnols, araméennes ou hébraïques

– largement ignorante de la culture israélienne elle-même, et ne pouvant de toute façon en jouir que de l'extérieur, la diaspora paraît n'avoir plus à choisir qu'entre deux voies : l'assimilation progressive ou le basculement dans une forme ou une autre d'intégrisme. Une perspective qui n'a rien de spécialement réjouissant.

L'"identité juive" elle-même, les tremolos et les rengorgements qu'elle inspire, sont plus l'expression d'un désarroi que la promesse d'une solution. Forteresse verrouillée de l'extérieur pour ceux qui s'y sont réfugiés et qui ne peuvent en sortir, et verrouillée de l'intérieur pour ceux qui sont au dehors et à qui l'on en refuse l'entrée, l'"identité" est un piège pour tous. L'"identité juive" n'échappe pas à cette règle générale. Elle aide au mieux à se fabriquer des ennemis et à s'inventer des traîtres... Pas à raconter une histoire, ni à construire un avenir.

Pour ma part, je ne vois d'autre option que de choisir la voie la plus difficile. Celle d'un combat indissociablement politique et culturel. Au fond, deux

questions seulement méritent aujourd'hui d'être posées, si du moins l'on entend faire de la "crise" dont je parle un tremplin d'où rebondir plutôt qu'un abîme où se perdre.

Serons-nous, diaspora juive, capables d'une part de nouer avec Israël un rapport à la fois positif, autonome et résolument critique et d'autre part de cultiver une mémoire du Génocide qui permette son historicisation, la généralisation de ses leçons et fonctionne pour nous aussi, face à l'Autre, comme une injonction éthique fondamentale ?

Serons-nous, diaspora juive, capables de nous réapproprier, de manière libre et volontaire, l'intégralité – jusque dans ses dimensions religieuses, qui peuvent évidemment être sécularisées – de l'héritage culturel juif, et de créer et promouvoir sur ce socle une culture juive diasporique vivante et diverse, aussi éloignée de l'exaltation de la victimité juive que du fondamentalisme ?

La "sortie de crise" – si "crise" il y a – est sans doute à ce prix.

**JEAN-CHRISTOPHE ATTIAS**

**NDLR** Jean-Christophe Attias est directeur d'études à l'École pratique des hautes études (Sorbonne), titulaire de la chaire de pensée juive médiévale. Il vient de publier *Penser le judaïsme* (CNRS Éditions, 2010). Site personnel : <http://www.jean-christopheattias.net>

